

Cendrillon

Jacob et Wilhelm Grimm



Il y avait un homme riche dont la femme était tombée malade ; et quand elle se sentit approcher de sa fin, elle appela à son chevet son unique fillette et lui dit : « Mon enfant chérie, reste toujours pieuse et bonne, et tu pourras compter sur l'aide du Bon Dieu ; et moi, du haut du ciel, je te regarderai et te protégerai. » Après ces paroles, elle ferma les yeux et mourut. Chaque jour, désormais, la fillette se rendit sur la tombe de sa mère, et chaque jour elle pleurait, s'appliquant à rester pieuse et bonne. Quand l'hiver vint, il mit un blanc manteau de neige sur la tombe ; et quand le soleil du printemps l'eut enlevé, le père prit une seconde femme.

Cette femme avait amené dans la maison ses deux filles qui étaient jolies et blanches de visage, mais vilaines et noires de cœur. Et pour la pauvre enfant du premier lit, ce fut une période affreuse qui commença. - Cette dinde idiote, est-ce qu'elle va rester avec nous ? dirent-elles. Elle n'a pas sa place au salon ! Il faut gagner son pain quand on veut le manger. Allez ouste ! Hors d'ici fille de cuisine ! Elles lui ôtèrent ses beaux vêtements, lui mirent un vieux tablier gris et la chaussèrent de sabots de bois, puis elles se moquèrent d'elle

en la poussant dans la cuisine. « Oh ! La fière princesse, qu'elle est bien attifée, voyez-moi ça ! » Alors elle dut travailler dur du matin jusqu'au soir, se lever bien tôt, tirer de l'eau, allumer le feu, faire la cuisine et la vaisselle, la lessive et tous les gros travaux. Les deux sœurs, au surplus, n'arrêtaient pas de lui faire toutes les misères possibles et imaginables, riaient d'elle à tout propos, lui jetaient les pois ou les lentilles dans la cendre pour qu'elle eût à rester là encore à les trier une fois de plus. Le soir, quand elle était exténuée de sa journée, elle n'avait pas de lit pour se coucher, mais devait s'étendre par terre, sur la pierre du foyer, dans les cendres ; et comme elle en était toujours souillée et salie, les sœurs l'appelaient Cendrillon.

Un jour que le père devait se rendre à la foire, il demanda à ses deux belles-filles ce qu'elles voulaient qu'il leur rapportât. « De belles robes ! » dit l'une. « Des perles et des bijoux ! » dit l'autre. - Et toi, Cendrillon, qu'aimerais-tu ? demanda-t-il à sa fille. - La première branche qui cinglera votre chapeau en cours de route, père, coupez-la pour moi, répondit-elle. Il acheta donc pour ses deux belles-filles de jolies toilettes, des perles et des pierres précieuses ; et, il s'en revenait, quand en passant à cheval dans un bosquet, une branche de noisetier lui cingla le chapeau et le fit tomber à terre. Il coupa le rameau et l'emporta. Arrivé à la maison, il donna aux deux sœurs ce qu'elles avaient voulu et à Cendrillon le rameau de noisetier. Cendrillon l'en remercia et s'en alla planter la petite branche sur la tombe de sa mère ; elle pleurait si fort que ses larmes mouillèrent et arrosèrent le rameau, qui prit racine poussa et devint un fort bel arbre. Cendrillon s'y rendait chaque jour trois fois, pleurant et priant sous le bel arbre, et toujours un petit oiseau blanc venait s'y poser. Si elle formulait un souhait, le petit oiseau de l'arbre lui jetait aussitôt ce qu'elle avait souhaité.

Il advint une fois, que le roi donna une fête de trois jours, à laquelle étaient invitées toutes les jolies filles du pays, afin que son fils pût se choisir une fiancée. Quand les deux sœurs

apprirent qu'elles étaient invitées aussi, elles furent tout excitées et appelèrent Cendrillon aussitôt : « Coiffe-nous lui dirent-elles, fais briller nos chaussures et serre-nous dans nos ceintures : nous allons pour le mariage au palais du roi. »

Cendrillon obéit, mais en pleurant, tant elle eût aimé les accompagner au bal ; aussi alla-t-elle en demander la permission à sa belle-mère. - Toi, Cendrillon ? fit la belle-mère. Sale et dégoûtante comme tu l'es, tu voudrais être de la noce ? Tu n'as ni robe ni souliers, et tu voudrais aller danser ?

Mais comme elle ne se laissait pas décourager et continuait de la supplier, la belle-mère finit par lui dire, pour avoir la paix : » Bon, tu pourras venir, si en deux heures de temps, tu réussis à ramasser et à trier le pot de lentilles que je vais renverser dans les cendres. »

Le pot versé, Cendrillon gagna le jardin par la porte de derrière et appela : « Gentils pigeons, mignonnes tourterelles et vous tous les petits oiseaux de sous le ciel, venez vite à mon aide et trions comme il faut :

Les bonnes dans le petit pot,

Les autres dans votre jabot. »

Deux blancs pigeons entrèrent d'abord par la fenêtre de la cuisine, puis vinrent les tourterelles, et enfin, tous les petits oiseaux du ciel, en rangs pressés, battant des ailes pour se poser tout partout sur les cendres. Les pigeons penchèrent un peu la tête et commencèrent à pic, pic, pic, piquer les lentilles et les autres se mirent aussi à pic, pic, pic, piquer les lentilles pour les tirer de la cendre et les rassembler dans le pot. Il ne s'était pas passé une heure que déjà tout était fini et que tous les oiseaux s'étaient envolés de nouveau. Tout heureuse, Cendrillon s'empressa d'aller montrer le pot à sa marâtre, croyant qu'elle allait, elle aussi, se rendre avec les autres à la fête du roi.

- Non, Cendrillon, dit celle-ci : tu n'as pas de robe à te mettre et tu ne sais pas danser. Tout le monde se moquerait de toi.

Mais pour qu'elle cessât de pleurer, la marâtre lui promit :

- Si tu me trie deux pleins pots de lentilles dans la cendre en une heure de temps, alors tu pourras venir. Car en elle-même, elle se disait : « Cela, jamais elle n'arrivera à le faire ! »

Dès qu'elle eut éparpillé les deux pots de lentilles dans les cendres, Cendrillon courut au jardin par la porte de derrière et appela : « Gentils pigeons, mignonnes tourterelles et vous tous les petits oiseaux de sous le ciel, venez vite à mon aide et trions comme il faut :

Les bonnes dans le petit pot,

Les autres dans votre jabot. »

Deux blancs pigeons entrèrent d'abord par la fenêtre de la cuisine, puis vinrent les tourterelles, et enfin, tous les petits oiseaux du ciel, en rangs serrés, battant des ailes pour se poser tout partout sur les cendres. Les pigeons penchèrent un peu la tête et commencèrent à pic, pic, pic, piquer les lentilles et les autres se mirent aussi à pic, pic, pic, piquer les lentilles pour les tirer de la cendre et les ramasser dans les pots. Il ne s'était pas passé une demi-heure que tout était fini et que tous les oiseaux s'envolèrent de nouveau. Joyeuse, Cendrillon s'empressa d'aller montrer les pots à sa marâtre, croyant aller avec les autres à la fête du roi.

- Tout cela ne sert à rien, dit celle-ci : tu n'as pas de robes à te mettre et tu ne sais pas danser ; tu ne peux donc pas venir avec nous. Tu nous ferais honte.

Elle lui tourna le dos et gagna la porte avec ses deux filles orgueilleuses et altières.

Lorsqu'il n'y eut plus personne à la maison, Cendrillon alla sur la tombe de sa mère, se mit sous le noisetier et dit :

« Arbre gentil, agite-toi bien fort

Pour me couvrir d'argent et d'or. »

Alors l'oiseau lui fit descendre une robe d'argent et d'or ainsi que des pantoufles brodées de soie et d'argent. Elle se hâta de revêtir la robe et alla à la fête des noces. Ni sa belle-mère, ni ses demi-sœurs ne la reconnurent, pensant plutôt que ce devait être là quelque fille de roi étrangère au pays, tant elle était belle dans cette robe d'or. Elles ne songeaient pas le moins du monde à Cendrillon qu'elles croyaient toujours à la maison, en train de fouiller dans les cendres pour en trier les lentilles. Le fils du roi vint à sa rencontre, la prit par la main et dansa avec elle. Il ne voulut même danser avec nulle autre, et c'est pourquoi il ne lui lâchait pas la main ; et si quelque autre cavalier venait pour l'inviter à son tour, le prince lui disait : « C'est ma cavalière. »

Jusqu'au soir elle dansa, puis elle voulut rentrer chez elle, mais le prince lui dit qu'il irait avec elle et l'accompagnerait, tant il était curieux de voir de quelle famille venait cette jolie jeune fille. Il l'accompagna, en effet, mais au dernier moment elle lui échappa et sauta dans le pigeonnier. Le prince attendit que revînt le père et lui dit que la jeune inconnue avait sauté dans le pigeonnier. « Serait-ce Cendrillon ? » se demanda le père, qui réclama une hache et une pioche pour ouvrir en deux le pigeonnier. Mais il n'y avait personne à l'intérieur ; et quand ils entrèrent dans la maison, Cendrillon, dans son costume misérable et souillé, était couchée sur la cendre, avec une méchante veilleuse à huile qui clignotait dans la cheminée. Elle avait, en effet, bien vite sauté du pigeonnier par derrière et couru jusqu'au noisetier, où elle avait quitté sa robe magnifique pour la déposer sur la tombe, et le petit oiseau l'avait remportée tandis qu'elle retrouvait la cuisine et son vieux tablier gris pour se coucher sur la cendre, dans l'âtre.

Le lendemain, comme recommençait la fête, dès que ses parents et les deux sœurs altières eurent quitté la maison, Cendrillon courut au noisetier et dit :

« Arbre gentil, agite-toi bien fort,

Pour me couvrir d'argent et d'or. »

Alors l'oiseau lui fit descendre une robe encore beaucoup plus splendide et magnifique que celle de la veille. Et quand elle apparut à la fête ainsi parée, tout le monde s'étonna et s'émerveilla de sa beauté. Le fils du roi, qui avait attendu sa venue, la prit aussitôt par la main et ne dansa qu'avec elle. Et si quelque autre cavalier venait pour l'inviter, il lui disait : « C'est ma danseuse. » Quand elle voulut rentrer, le soir venu, le prince l'accompagna, car il voulait voir dans quelle maison elle entra. Mais elle lui échappa et sauta dans le jardin derrière la maison. Il y avait là un grand et bel arbre tout chargé de magnifiques poires, et elle grimpa si prestement entre ses branches vive comme un écureuil, que le prince ne sut pas où elle avait bien pu passer. Mais il attendit que revînt le père et lui dit que la jolie inconnue avait disparu, mais il croyait qu'elle s'était cachée dans le grand poirier. Le père se dit en lui-même : « Serait-ce Cendrillon ? » et se fit apporter une hache, entama l'arbre tout autour et l'abattit ; mais il n'y avait personne dedans. Et quand ils entrèrent dans la cuisine, Cendrillon était là, couchée dans la cendre comme toujours. Elle avait sauté de l'arbre par derrière, en effet, et rapporté vite, vite, sa robe magnifique au petit oiseau du noisetier pour reprendre son vieux tablier gris. Le troisième jour, quand ses parents et les sœurs furent partis, Cendrillon retourna sur la tombe de sa mère et dit au noisetier :

« Arbre gentil, agite-toi bien fort,

Pour me couvrir d'argent et d'or. »

Et la robe que l'oiseau lui fit descendre, cette fois, était si merveilleuse et d'une telle magnificence que jamais elle n'avait rien eu qui lui ressemblât ; et les escarpins n'étaient faits que d'or. Parée de la sorte, elle fit son entrée à la fête et tout le monde béat d'admiration, ne sachant plus que dire. Le fils du roi ne dansa qu'avec elle, et si quelqu'un d'autre venait pour l'inviter, il disait : « C'est ma cavalière. »

Le soir, Cendrillon voulut s'en aller et le prince voulut l'accompagner, mais elle s'esquiva si lestement qu'il ne put la suivre. Seulement le prince avait recouru à la ruse et fait enduire de poix toutes les marches du perron, et tandis qu'elle dégringolait l'escalier en volant presque, sa pantoufle gauche y resta collée. Le fils du roi prit cet escarpin, qui était minuscule, délicat, et entièrement fait d'or.

Le lendemain matin, le prince alla trouver le père et lui dit : « Je ne veux point d'autre épouse que celle à qui cette chaussure d'or ira. » Ce fut une grande joie pour les deux sœurs, car elles avaient un joli pied. L'aînée alla dans sa chambre avec l'escarpin, qu'elle voulait chausser. Sa mère était présente. Mais le soulier était trop petit et le pouce n'y pouvait entrer. La mère s'empressa de lui tendre un couteau : « Coupe-le, lui dit-elle ; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin de marcher. »

La jeune fille se coupa l'orteil et enfila son pied dans la chaussure, quelque vive que fût la douleur, puis sortit retrouver le prince. Il la prit sur son cheval et partit avec elle comme sa fiancée ; mais ils devaient passer non loin de la tombe où deux colombes, perchées sur le noisetier, se mirent à glousser bien fort :

Roucou-oucou, roucou-oucou

Dans la pantoufle le sang coule :

L'escarpin était trop petit,

La fiancée est au logis.

Jetant un coup d'oeil au pied chaussé, le prince vit que le sang en ruisselait. Il fit faire demi-tour à son cheval et ramena la fausse fiancée à sa maison en disant que ce n'était pas elle qu'il devait épouser, et que l'autre sœur devait essayer l'escarpin. La seconde alla dans sa chambre avec l'escarpin et réussit très bien à y enfiler ses orteils, mais ce fut le talon qui refusa d'entrer. Oui, le talon était trop gros. Alors la mère lui

tendit le couteau et lui dit : « Coupe un bout du talon : quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin de marcher. »

La jeune fille s'enleva un morceau du talon et força son pied dans la chaussure, quelque vive que fût la douleur, puis sortit retrouver le prince. Il la prit sur son cheval et partit avec elle comme sa fiancée. Mais quand ils furent non loin du noisetier, les deux colombes roucoulèrent de plus belle :

Roucou-oucou, roucou-oucou

Dans la pantoufle le sang coule :

L'escarpin était trop petit,

La fiancée est au logis.

De nouveau, le prince jeta un coup d'oeil sur le pied chaussé, vit que le sang coulait, coulait si fort de la chaussure que le bas blanc en était tout rougi. Alors il tourna la bride et ramena la fausse fiancée à la maison.

- Ce n'est pas celle-là non plus que je dois épouser, dit-il.
N'avez-vous pas d'autre fille ?

-Non, dit le père, il n'y a plus ici que ce pauvre souillon de Cendrillon, la fille de ma première femme, qui est là-bas, dans la cuisine ; mais celle-là ne saurait être la fiancée, c'est impossible !

Le fils du roi déclara néanmoins qu'il fallait l'envoyer chercher, mais la mère s'interposa : « Non, non, elle n'est pas présentable : elle est beaucoup trop sale pour se laisser voir ! »

Le prince insista : il y tenait absolument, et il fallut qu'on allât la chercher. Cendrillon voulut d'abord se laver les mains et le visage, puis elle vint s'incliner devant le fils du roi, qui lui tendit l'escarpin d'or. Ensuite elle s'assit sur un escabeau, sortit son pied du pesant sabot de bois et le chaussa de la pantoufle qui le moulait parfaitement. Quand elle se releva, en voyant son visage, le prince la reconnut et s'exclama : « C'est elle, la véritable fiancée ! »

La belle-mère et les deux demi-sœurs en pâlirent de rage, mais le prince prit Cendrillon sur son cheval et partit avec elle. Et quand ils passèrent non loin du noisetier, les deux colombes blanches roucoulèrent doucement, quoique assez haut pour se faire entendre :

Roucou-oucou, roucou-oucou

La pantoufle n'a rien du tout :

Sa fiancée est avec lui,

L'escarpin n'est pas trop petit.

Puis les colombes quittèrent l'arbre et vinrent se poser gracieusement sur les épaules de Cendrillon, une à droite et l'autre à gauche, et elles restèrent là.

Le jour des noces de Cendrillon avec le fils du roi, à l'heure de la cérémonie, arrivèrent les deux sœurs pour l'accabler de flatteries et de doux compliments, car elles voulaient s'insinuer dans ses bonnes grâces et avoir part à son bonheur. Le cortège gagnait l'église derrière les fiancés, et la sœur aînée marchait à droite de Cendrillon, la cadette à sa gauche : alors la colombe de droite et la colombe de gauche leur piquèrent à chacune un oeil. A la sortie de l'église, par contre, l'aînée marchait à gauche de Cendrillon et la cadette à droite ; alors les deux colombes leur piquèrent à chacune l'autre oeil. Et c'est ainsi que, par la cécité jusqu'à leur dernier jour, elles ont été punies de leur méchanceté et de leur fausseté.